

"Ali in Corpo" brille au Goumhoureya

par Amal Gayed

Les "Danzatori Scalzi", ou "danseurs aux pieds nus" d'Italie, ont récemment présenté une très belle danse, en deux parties bien distinctes et superbement harmonieuses, sous, le titre : "les ailes au corps", selon une chorégraphie particulièrement recherchée et souvent émouvante, de Patrizia Cerroni, et une musique intitulée "Espace", de Zakir Hussein, de l'Inde, au théâtre el Goumhoureya. C'était, comme on l'avait d'ailleurs déjà annoncé, de la danse moderne, mais une danse moderne avec une différence : une danse qui portait un message de beauté, d'ingéniosité, de tendresse, de confiance et d'amour.

D'amour de la danse et d'amour du prochain, d'amour de la vie de la terre, du Cosmos, de l'univers entier. Certes, la danse, dite "moderne" ne conte jamais d'histoire : elle est faite d'émotions, de sentiments, de sensations qui s'expriment par gestes et mouvements chorégraphiés. La danse de Patrizia Cerroni n'en comptait pas non plus. Il y avait pourtant là, toute une suite de péripéties, de séquences qui se suivaient, s'enchaînaient, se complétaient, se dissolvaient et se retrouvaient avec beaucoup de subtilité et d'intelligence, ainsi qu'avec une éloquence extraordinaire.

Patrizia Cerroni est visiblement imprégnée de la philosophie indienne, du "Zen" et de toute la richesse spirituelle de ce gigantesque pays d'Asie, aux vingt-quatre Etats et sept territoires, dont l'histoire remonte, surtout autour du bassin de l'Indus, avec les ruines de Harappa et de Mohenjo-daro, à sept-mille ans, sinon, au-delà. Elle s'est sans aucun doute, familiari-

sée avec la religion védique consignée dans les "Véda" et les "Upanishud", de même qu'avec les diverses littératures Bengali, Hindi, Sanscrit, Urdu et d'autres, et surtout avec le "Zen" ou "Dhyana" de cette importante école Bouddhiste, qui donne la préférence à l'instruction "de maître à élève", et qui exige autant de rigoureuse concentration, que de discipline, de méditation et de spiritualité.

La discipline, surtout, y est prépondérante : en dépit des grands envols de liberté et de l'aisance qui se dégage des gestes harmonieux des danseurs ; en dépit de toute l'élégance exprimée par les mouvements d'ensemble, la discipline est sensiblement sous-jacente. C'est, toutefois, une discipline qui ne sombre nullement dans la contrainte, mais qui fait visiblement plaisir aux danseurs. Ils s'y plient avec joie : leur spontanéité et leur superbe performance en font preuve. L'Espace est leur musique, l'Espace leur domaine, leur royaume, leur éternité. Et dans cet Espace ils sont autant hommes qu'oiseaux spontanément reliés à l'azur du ciel et, au-delà de celui-ci, aux étoiles, aux mondes extra-terrestriens, à l'univers entier.

Il y a là, avec un fort astucieux jeu de lumière, un splendide jeu de mains, et de superbes formations de l'ensemble, ainsi que de mirifiques séquences de tendresse et d'amour. D'une grande beauté esthétique, ces séquences sont chorégraphiées et exécutées avec énormément de délicatesse et de raffinement.

Il y a aussi là, autant de drame que de séduction, autant d'humour que de dynamisme, et il y a surtout un constant souci de la recherche, de l'innovation, de la transformation et des idées chorégraphiques nouvelles. Jamais Patrizia Cerroni ne s'enlise



Une séquence de "Ali in Corpo" de Patrizia Cerroni d'Italie...

dans une répétition monotone : même ses moments de méditation et de silence, sont d'une remarquable éloquence.

Le spectacle, nanti de cette "musique des sphères", largement rythmique et constamment soumise à des transformations, présente ainsi, irrévocablement du nouveau et retient incessamment l'intérêt et la curiosité, ainsi que l'admiration du spectateur. Dans leurs légers costumes blancs, avec leurs voiles diaphanes, les danseurs semblent s'élever vers des espaces, vers un monde de beauté et de pureté...

En seconde partie d'un programme qui s'est poursuivi d'un bout à l'autre sans interruption, le ton changea quelque peu : Patrizia Cerroni présenta elle-même un Solo au cours

duquel elle déployait un impressionnant jeu de mains. Puis vinrent ses sept danseurs, cette fois en collants rouges. On assista alors à ce cercle typique de la philosophie asiatique, au cours duquel, au son du célèbre "Aoum...Aoum", qui relie la terre à l'univers, chacun se présenta à sa manière, en évoluant par le "son" et par le "geste", sans se perdre en de paroles superflues. La fin était un sublime tableau exécuté par les corps des danseurs : un "tableau vivant" qui ressemblait autant à un vol d'oiseaux qu'au portail d'un temple, ou tout simplement à une "porte", telle celle dite de "Rashomon". On la vit un moment, en silhouette, puis ce fut le Black-out. Un spectacle puissamment expressif, superbement envoûtant. Inoubliable...